

Les âmes vives *Déversoir*

Lise Gagnon

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, L. (2010). Compte rendu de [Les âmes vives / *Déversoir*]. *Jeu*, (136), 31–32.

Regards critiques

Déversoir

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **ANGELA LAURIER** / SCÉNOGRAPHIE **FLORENT PASDELOU**
COSTUMES **MYRIAM REMOISENNET** / LUMIÈRE **RICHARD CROISÉ** / MUSIQUE ET VIDÉO **MANUEL PASDELOU**
COLLABORATION ARTISTIQUE **JULIEN LAURIER, GEN SHIMAOKA.**
AVEC **ANGELA LAURIER** ET LA PARTICIPATION DE **DOMINIQUE LAURIER** ET **TIMOTHY WARD-LAURIER.**
COPRODUCTION DE LA **COMPAGNIE ANGELA LAURIER**, DES **SUBSTANCES** (LYON), DE LA **VERRERIE D'ALÈS, PÔLE CIRQUE LANGUEDOC-ROUSSILLON**, DU **FESTIVAL COURT TOUJOURS**, **SCÈNE NATIONALE DE POITIERS**, DE LA **BRÈCHE**, **CENTRE RÉGIONAL DES ARTS DU CIRQUE DE BASSE-NORMANDIE**, DU **PARC DE LA VILLETTE** (PARIS) ET DE **L'AGORA, SCÈNE CONVENTIONNÉE** (BOULAZAC), PRÉSENTÉE À LA CHAPELLE DU 1^{ER} AU 6 DÉCEMBRE 2009.

LISE GAGNON

LES ÂMES VIVES

Voyage au cœur de l'enfance, des folies des uns et des autres et des désespérances, *Déversoir* est une ode à la famille, aussi blessée soit-elle. La famille miroir, lieu d'identité, d'incertitudes et de douleurs, la famille, lieu d'amour. Angela Laurier a conçu ce spectacle autour de son parcours de contorsionniste amorcé à 18 ans au moment où Dominique, le frère aîné, le frère créatif et inspirant, recevait un diagnostic de schizophrénie et subissait son premier enfermement psychiatrique.

Très peu de spectacles s'aventurent dans des zones d'intimité, de vulnérabilité aussi crues sans frôler la provocation ou le voyeurisme. Singulièrement, l'œuvre échappe aussi à l'autofiction « traditionnelle » parce qu'y participent, corps et âmes, le frère et le père de la créatrice dont les témoignages sont inextricablement liés aux mouvements de l'artiste qui interprète tout en la transfigurant son expérience circassienne.

Déversoir d'Angela Laurier,
présenté à la Chapelle en décembre 2009.

© J. Velasco.



Il n'y a pas qu'une façon de donner la vie. Angela Laurier, qui dit avoir peur d'enfanter¹, ré-enfante pourtant Dominique dans *Déversoir*. Elle le filme et le regarde avec cette ouverture et cet amour inconditionnel qui permettent à la fois d'être soi et de grandir. Ce faisant, elle nous donne à entendre une voix qu'on n'entend à peu près jamais, ni au théâtre, ni au cinéma, ni même dans la « vraie » vie, tant on censure la parole de ceux qu'on appelle les fous.

Œuvre interdisciplinaire qui amalgame vidéos documentaires et expérimentales, contorsions en direct et adresses au public, *Déversoir* raconte l'impuissance et la culpabilité d'Angela face au frère sanglé, soumis à des électrochocs, et son échappatoire dans l'entraînement qui se transformera peu à peu en prison. Pourquoi en effet s'entraîner en solitaire pendant des heures et des heures, briser son corps, le plier, le pousser au-delà des limites des possibles ? Pour chercher quoi ? Pour trouver quoi ? À la dépossession du frère interné répond l'immense solitude de la contorsionniste, refermée sur elle-même, que nul ne peut atteindre.

Déversoir, c'est aussi une traversée vers le lieu d'origine – l'Ouest canadien – là où sont nés sept des neuf enfants de la famille Laurier. Cette traversée aura duré quatre ans, préparation du voyage comprise. Établie en France depuis 1997 – pays d'origine du père –, Angela revient au Québec deux fois l'an, pendant ces quatre années, filmer son père, son frère, sa mère ; elle les fait parler de l'enfance, de la famille, de la folie ; elle convainc les deux premiers – difficilement – de partir vers l'Ouest, de revoir le lieu de l'enfance. Pourquoi ? Elle ne sait pas, mais peut-être pourra-t-elle comprendre l'histoire, dénouer des fils, rapiécer des vies ?

Pièce catharsis, l'œuvre joue avec le documentaire brut alors que le frère et le père s'expriment sans filtre sous l'œil discret de Manuel Padelou, musicien et vidéaste, compagnon d'Angela, qui documente tout. Ainsi voit-on le père s'opposant à la participation de Dominique au voyage : « Eh bien, j'veux te dire pour moi c'est une certitude que Dominique peut pas faire autrement que perdre les pédales. C'est une certitude pour moi. C'est pas une probabilité, c'est une certitude, c'est tout². » Le frère, éreintant Bernard Lavilliers qui chante d'abandonner les Prozac, joue avec ses bouteilles de pilules et s'écrie : « En voulez-vous des pilules ? [...] Moi, c'est mes pilules, mes pilules. Je veux pas sauter la coche, câlisse. Mes pilules, j'les prend mes pilules. Un schizophrène, un maniaco-dépressif, ça prend ses pilules. Les hallucinations, les visions, le karma pis le nirvana, j't'écœuré, j'en ai assez moi, câlisse³. »

1. Voir le dossier de présentation du spectacle sur le site Internet : <www.cie-angelalaurier.com/pages/dossier%20artistique.html>.

2. *Ibid.*

3. Propos de Dominique tirés de l'extrait vidéo de *Déversoir* : <<http://vimeo.com/13397964>>.

Angela Laurier entremêle et révèle sans fard les histoires familiales : au fil des images, le père parle de ses dépressions, Dominique raconte l'amour fou qu'il a eu pour Eva, connue à l'hôpital psychiatrique, et avec qui il aura un fils qu'on leur enlèvera à la naissance. Étrange famille aux voix multiples : le père, d'origine française, a gardé son accent du Berry ; Dominique, le fils rebelle, parlant avec un accent québécois à trancher au couteau, porte la voix de ces hommes qui parlent trop fort, la voix de la bravade, la voix des désespérés qui ne lâchent pas. Et, bien sûr, il y a la voix rauque d'Angela qui s'adresse directement à nous, malgré les efforts que lui demandent ses contorsions – alors que, passé 40 ans, elle ne devrait plus soumettre son corps à une telle torture.

Autre contraste : sur grand écran sont projetées, immenses, les images en gros plan du père et du frère. Mais sur scène, la contorsionniste semble minuscule, notamment lorsque celle-ci, impuissante comme la petite fille qu'elle était, tente de fermer avec ses mains la bouche de son père, quand il dit placidement : « Il peut tuer Dominique, il peut tuer. »

Tout au long du spectacle, Angela Laurier répète ses routines de contorsionniste qui la cassent et la déforment alors qu'on entend amplifiés les sons qui s'échappent de son corps souffrant. Le travail sensible et inventif de Manuel Padelou, aux enregistrements sonores et vidéo, est remarquable : il rythme et donne une cohérence aux différents matériaux proposés sur scène. Des images sont particulièrement belles : le moment où la contorsionniste s'arque vers l'arrière et que son corps devient sur l'écran une spirale infinie, ou encore quand, se recroquevillant sur elle-même, elle devient mille berceaux et enfants à la fois, en écho aux multiples grossesses de la mère. Là où il y avait peur et incompréhension, *Déversoir* sublime la douleur et crée la beauté. Contrant l'impuissance originelle, amenant Dominique et son père à s'exprimer, provoquant ce retour aux origines – il a finalement eu lieu ce voyage en famille vers l'Ouest canadien –, concevant ce spectacle, Angela Laurier recoud les plaies de l'enfant désarmée devant l'autorité du père et la folie du frère. Elle invente une suite inattendue à l'histoire familiale.

À la toute fin sont projetées des images d'Angela enfant, faisant la roue sur la galerie d'une maison. Alors Dominique – qu'on n'avait vu qu'en images – entre en scène, tend à sa sœur un peignoir qui l'enveloppe et la protège. C'est ensemble qu'ils viennent saluer, le frère et la sœur enfin réunis. Enfants ducharmiens soudés à jamais.

Dans ce spectacle bleu et triste, amniotique, les âmes qu'on voit ne sont pas mortes. Écorchées vives, peut-être. Vivantes, surtout. ■